

Zeitschrift: Menschenrecht : Blätter zur Aufklärung gegen Ächtung und Vorurteil
Band: 10 (1942)
Heft: 9

Artikel: Idylle tunisienne
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-563316>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

„Car si elle te fuit, bientôt elle te reviendra; si elle refuse tes présents, bientôt elle t'en offrira, et si elle ne t'aime pas, bientôt elle t'aimera, malgré elle.“

Viens encore une fois! Délivre-moi de mes cruels soucis! Ce que mon coeur désire voir s'accomplir, fais que cela soit, et sois toi-même mon allié!

... Congyla me dit: „Ne sais-tu rien? Ou tes yeux ont-ils vu quelque signe?“ — „Mais certainement, lui répondis-je, Hermès est venu me trouver en songe, et je lui ai dit: „O, Maître, je suis entièrement perdue! car, je le jure par la Bienheureuse Déesse, je ne me soucie plus rien, et le désir m'a prise d'être morte et de voir, humides et couverts de lotus, les rivages de l'Achéron.“

Reviens-moi, je t'en prie, cette nuit même, ô Congyla, mon bouton de rose, et apporte ta cithare lydienne. Mon désir de nouveau t'entoure! Ta robe même m'a transportée, quand je t'ai vue? Et j'en suis heureuse. Car moi-même j'ai naguère adressé des reproches à la déesse de Chypre; et je forme des vœux...

... Car tu es venue chez moi l'autre jour et tu as chanté pour moi, et c'est pour cette raison que je suis venue. Oh, parle-moi! Descends, et laisse-moi jouir de ta beauté; car nous sommes sorties à pied et nous voici proches, tu le sais bien. Mais renvoie au plus vite tes esclaves, et que les dieux me donnent tout ce qu'ils m'ont réservé...

Idylle tunisienne

Dans son autobiographie „Si le grain ne meurt“ André Gide nous raconte ce charmant petit épisode d'un voyage en Tunisie, qu'il a fait en compagnie de son ami Paul Laurent. Cependant, à cette époque l'auteur ne s'était pas encore avoué ses penchants d'homoérotés. Nous trouvons d'autant plus curieux ce déploiement de charme et de séduction dont l'auteur a été l'objet et qu'il nous donne dans le récit suivant. Ric.

— Paul, à de certaines heures, me quittait pour s'en aller peindre; mais je n'étais pas si dolent que je ne pusse parfois le rejoindre. Du reste, durant tout le temps de ma maladie, je ne gardai le lit, ni même la chambre, un seul jour. Je ne sortais jamais sans emporter manteau et châle: sitôt dehors, quelque enfant se proposait à me les porter. Celui qui m'accompagna ce jour-là était un tout jeune arabe à peau brune, que déjà les jours précédents j'avais remarqué parmi la bande des vauriens qui fainéantisait aux abords de l'hôtel. Il était coiffé de la chéchia, comme les autres, et portait directement sur la peau une veste de grosse toile et de bouffantes culottes tunisiennes qui faisaient paraître plus fines

encore ses jambes nues. Il se montrait plus réservé que ses camarades, ou plus craintif, de sorte que ceux-ci, d'ordinaire, le devançaient; mais, ce jour-là, j'étais sorti, je ne sais comment, sans être vu par leur bande, et, lui, tout à coup, au coin de l'hôtel m'avait rejoint.

L'hôtel était situé hors la ville, dont les abords, de ce côté, sont sablonneux. C'était pitié de voir les oliviers, si beaux dans la campagne environnante, à demi submergés par la dune mouvante. Un peu plus loin, on était tout surpris de remonter une rivière, un maigre cours d'eau, surgi du sable juste à temps pour refléter un peu de ciel avant de rallier la mer. Une assemblée de négresses lavandières, accroupies près de ce peu d'eau douce, tel était le motif devant lequel venait s'installer Paul. J'avais promis de le rejoindre; mais, si fatigante que fût la marche dans le sable, je me laissai entraîner dans la dune par Ali — c'était le nom de mon jeune porteur; nous atteignîmes bientôt une sorte d'entonnoir ou de cratère, dont les bords dominaient un peu la contrée, et d'où l'on pouvait voir venir. Sitôt arrivé là, sur le sable en pente, Ali, jette châle et manteau; il s'y jette lui-même et, tout étendu sur le dos, les bras en croix, commence à me regarder en riant. Je n'étais pas niais au point de ne comprendre pas son invite; toutefois je n'y répondis pas aussitôt. Je m'assis, non loin du lui, mais pas trop près pourtant, et, le regardant fixement à mon tour, j'attendis, fort curieux de ce qu'il allait faire.

J'attendis! J'admire aujourd'hui ma constance... Mais était-ce bien la curiosité qui me retenait? Je ne sais plus. Le motif secret de nos actes, et j'entends: des plus décisifs, nous échappe; et non seulement dans le souvenir que nous en gardons, mais bien au moment même. Sur le seuil de ce que l'on appelle: péché, hésitais-je encore? Non, j'eusse été trop déçu si l'aventure eût dû se terminer par le triomphe de ma vertu — que déjà j'avais pris en dédain, en horreur. Non; c'était bien la curiosité qui me faisait attendre... Et je vis son rire lentement se faner, ses lèvres se refermer sur ses dents blanches; une expression de déconvenue, de tristesse assombrit son visage charmant. Enfin il se leva:

— Alors, adieu, dit-il.

Mais, saisissant la main qu'il me tendait, je le fis rouler à terre. Son rire aussitôt reparut. Il ne s'impatienta pas longtemps aux noeuds compliqués des lacets qui lui tenaient lieu de ceinture; sortant de sa poche un petit poignard, il en tranche d'un coup l'embrouillement. Le vêtement tomba; il rejeta au loin sa veste, et se dressa nu comme un dieu. Un instant il tendit vers le ciel ses bras grêles, puis, en riant, se laissa tomber contre moi. Son corps était peut-être brûlant, mais parût à mes mains aussi rafraîchissant que l'ombre. Que le sable était beau! Dans la splendeur adorable du soir, de quels rayons se vêtait ma joie! ...

Cependant il se faisait tard; il fallait rejoindre Paul. Sans doute mon aspect portait-il la marque de mon délire, et je crois bien qu'il se douta de quelque chose; mais, comme, par discrétion peut-être, il ne me questionnait pas, je n'osai lui raconter rien. — — —